

l'intérêt de sa passion était en jeu. L'assassinat des trois barons qui se firent les garants de l'honneur royal — des traîtres, selon Bérout, puisqu'ils menaçaient la quiétude des amants, — la mort du nain, le massacre des lépreux, tout, en bref, nous avertit dans la vieille légende, qu'il est périlleux d'opposer une loi morale à ce déchaînement d'une force de la nature qu'est l'amour celtique. Gaston Paris a, jadis, peint cet amour avec des mots qui brûlaient comme les flammes, où se consomment éternellement les fantômes de Paolo et de François de Rimini. Pourquoi M. Radet a-t-il dédaigné l'analogie de ces charmantes apparitions dans l'élan purificateur de sa pensée ?

MAURICE WILMOTTE.

*Directeur de l'Académie de
langue et de littérature françaises.*



Lettre de Paris

L'Académie des Lettres françaises de Belgique, en recevant Mme la Comtesse de Noailles a rouvert ainsi chez nous le débat controversé de savoir si les femmes doivent ou non siéger sous la Coupole. Cela a donné lieu à des assauts de malice et à de vives chroniques, mais qui, par leur ton même, ont plutôt retardé la solution du point à trancher. Je crois bien que l'heure n'est pas encore venue d'enregistrer de ce côté une nouvelle victoire du féminisme. Elle n'est peut-être point toute proche, cette heure-là, malgré d'illustres exemples, dans les branches voisines de l'Institut. Voici longtemps, en effet, que l'Académie de Peinture a admis à siéger au Palais Mazarin des femmes remarquables par leur talent, Mme Vigée-Lebrun entre autres. Et l'Académie de Médecine n'accueillait-elle point hier la candidature d'une savante universellement réputée : Mme Curie ? L'exemple de l'Académie Goncourt est peut-être moins

probant. Il n'en est pas moins qu'elle a donné un de ses fauteuils naguère à Mme Judith Gautier et qu'à la prochaine vacance, Mme Rachilde sera sans doute sollicitée de devenir académicienne. Seulement, voilà ! Mme Rachilde acceptera-t-elle ?... Ce sont là tout de même des précédents et qui reflètent bien des courants d'opinion.

On ne voit pas pourquoi l'Académie française s'obstinerait dans un ostracisme que rien ne justifie. Au surplus, s'il est bon de se garder des enthousiasmes irréfléchis et de ne point céder à de simples mouvements de courtoisie qui ne manqueraient pas de se produire, — parce que derrière une femme célèbre il y a toujours le nom, la grâce, la mode et une certaine mondanité qui en imposent autant que son génie, — il n'y a pas de raison catégorique pour écarter de l'un des quarante fauteuils qui confèrent l'immortalité, eût-il été dans le passé occupé par un évêque ou un prince de l'Eglise, la robe d'une de nos authentiques Muses d'aujourd'hui et de lui octroyer ainsi une jeunesse éternelle.

Certes, si les femmes écrivains avaient été éligibles depuis longtemps à l'Académie Française, il est probable qu'on y aurait compté plusieurs Louise Colet et quelques Mme Dufresnoy qui, pour être dépourvues de talent ne manquaient ni d'entregent ni de robustes amitiés dans la place; mais par contre, on aurait eu la satisfaction d'y voir également hier une Marceline Desbordes-Valmore, et maintenant l'auteur du *Cœur innombrable*, deux grandes figures de la poésie contemporaine. Et ceci compensait bien cela.

L'éloquence de Mme de Noailles, dans son discours de réception à Bruxelles a été, en tout cas, à la hauteur de son lyrisme. Elle a parlé avec un élan spontané, un don de magnificence, un sens du rythme et un amour de la langue française ou s'unissaient toute la vivacité et la splendeur lumineuse de l'Orient à la sagesse réfléchie de l'Occident.

Il ne nous déplait pas que, soulignant une de nos omissions à l'endroit de Mme la Comtesse de Noailles, la Belgique ait fourni l'occasion de cet éclatant hommage rendu aux lettres françaises. Le pays voisin et ami a entendu prouver ainsi, je pense, qu'il reste dans tous les domaines, ceux de la pensée comme les autres, la terre d'expériences séculaires et des fécondes et hardies initiatives.

Ce sont là questions que l'on agite dans les salons littéraires, quand on a fini de s'entretenir des récents lauréats des derniers prix décernés par des jurys composites et qui tiennent pendant deux semaines et plus le Tout-Paris en haleine. Ces salons sont nombreux. Chez M. Francisco Contreras s'assemblent volontiers tous les quinze jours quelques-uns des représentants les moins discutés des lettres d'aujourd'hui. La réunion est choisie. Il y a là, d'ordinaire, autour de Paul Fort, leur prince, un groupe de fiers et nobles poètes: Victor-Emile Michelet, si fervent ami de la jeunesse, Saint-Georges de Bouhélier qui évoque à lui seul les temps héroïques du naturisme; Ernest Raynaud, l'historien du symbolisme et grâce à qui Baudelaire compte maintenant parmi les grands classiques français; Louis Mandin, le doux poète d'*Ariel* et de *Notre Passion*; Fernand Divoire, président des Courriéristes littéraires de Paris; le paradoxal et disert Jean Royère; Georges Polti qui connaît les trente-six situations dramatiques; le chevelu Charles de Saint-Cyr, inventeur de l'intensisme poétique; Nicolas Beauduin, en constante évolution; A. Schneeberger qui est aussi un critique d'art sympathique aux innovations techniques, Eshmer-Valdor, d'autres encore. On y rencontre aussi le docte Henri Mazel qu'on a toujours profit à écouter, profit et plaisir; Louis Dumur que ses romans sur la guerre *Nach Paris* et *le Boucher de Verdun* ont mis au premier plan; Louis Richard-Mounet, un cerveau bien organisé; Jean de Gourmont, un des frères de Rémy; Gaston Picard, le nouvelliste de la *Confession du Chat* et de la *Bougie bleue*; quelquefois aussi Van Bever, le discret Gahisto; des directeurs de revue, comme M. Maurice Landeau; des passants, comme Jean-Francis Bœuf, retour de Cotonou.

On ne récite point de vers chez M. Francisco Contreras, mais on y fait à certains jours de la bonne musique et on y met, ces fois-là, à contribution le compositeur Carol Bérard et le musicien suisse W. Bertheval.

L'élément artiste est représenté ici par Robert Mortier, le peintre espagnol Fermin Arago, le statuaire catalan Jose Clara, Mme Suzanne de Gourmont, sculpteur de qualité, Mme Van Bever de la Quintinie, peintre et miniaturiste, sans omettre, la maîtresse de maison, Mme Contreras elle-même qui, sous son nom de jeune fille, Andrée Alphonse, expose aux divers salons de Paris, des figures et des natures mortes d'un beau

coloris. On a remarqué d'elle, cette année, aux Indépendants, où sa manière détonne heureusement parmi les excentricités ambiantes et le mauvais goût uniforme, sa *Femme à la Cape*, un *Coin de Cuisine* et un *Coin de Bureau* qui affirment de solides qualités.

Dans le cercle des dames qui fréquentent rue Le Verrier, il serait impardonnable d'omettre Mme Claude Lemaître connue par quelques bons romans et Mme Sourieux-Picard pour qui a été écrit *Le Cœur se donne*. Et puis, quand ils ne sont pas des célibataires endurcis, les poètes amènent leurs femmes qui composent, un peu à l'écart, un aimable décaméron.

M. Francisco Contreras, qui sait grouper ainsi les sympathies, est lui-même un poète, bien qu'on le connaisse surtout comme critique depuis qu'il tient au *Mercur de France* la rubrique des Lettres Sud-Américaines. C'est d'ailleurs à ce titre qu'il a collaboré, d'une façon intermittente, à *Paris-Journal*, à *l'Eclair*, au *Gaulois*, à *La France*, à la *République française*, et à quelques grands journaux de province, selon la capricieuse actualité. Il envoie mensuellement, en outre, des chroniques suggestives, parce que fort attentives au mouvement littéraire, à plusieurs revues de l'Amérique latine, telles que *Nosotros*, de Buenos-Ayres, *Zig-Zag* de Santiago de Chili, *Revista de Revistas* de Mexico, *Cuba Contemporanea* de la Havane et surtout *Caras y Caretas*, le beau magazine brésilien dont il est, à Paris, le correspondant littéraire. Ce qui n'empêche pas une collaboration encore active à la somptueuse revue *Hermes* de Bilbao.

M. Francisco Contreras est né au Chili, à Santiago, en 1878.

M. Francisco Contreras a débuté en 1898 par un volume de vers: *Esmaltines*. «On y sent, a justement observé M. Jean Royère, l'influence de Stéphane Mallarmé. Ce livre fut très combattu par les critiques qui représentaient dans l'Amérique du Sud le vieil esprit académique, mais il fut très bien accueilli par les jeunes ». Suivirent ensuite *Toison* (1906), *Romance de Hoy* (1907), puis *La Piedad Sentimental* (1911) que préfaça Ruben Dario. Ici et là, d'ailleurs, se marque nettement encore l'influence française, mais moins directe, mieux fondue. Et c'est celle de Baudelaire et de Verlaine, du Verlaine intime, berceur, doux et triste sans raison et qui écoute, au long des jours de mélancolie et d'ennui, «le chant monotone de la pluie », *Par terre et sur les toits*.

Beaucoup des poèmes de M. Contreras, même par delà une traduction, gardent un accent verlainien. Ainsi ce *Crépuscule* :

Après le dernier reflet du couchant,
quand le ciel est une émeraude,
une idée parmi l'âme chante
comme le merle dans le bois.

Voici que la nuit douce argente
le paysage d'automne
et le merle bleu m'enchanté
par le mirage qu'il évoque.

Bien aimée, ouvre les corolles
de tes yeux de violette,
sous le crépuscule vert.

Car derrière la montagne haute,
comme une orchidée d'azur,
la belle Vénus disparaît.

Lune de la Patria et otros poemas, qu'il publia en 1913, est un chant de retour, une plainte un peu ossianesque et romantique tout empreinte aussi de la même douceur fluide :

*Lune de la patrie, Lune
unique, alanguie, agréable
dont la lumière est une
poussière bleue d'argent.*

Depuis 1905, M. Francisco Contreras est fixé à Paris. Il y a publié plusieurs études de critique sur des personnalités contemporaines de directions très opposées : Huysmans, Barrès, Rodin, Carrière, Verlaine dans *Los Modernos* (1909). Il a continué par des essais et des récits de voyages qui sont, en outre, de belles pages de critique d'art. C'est ainsi qu'il a tour à tour évoqué et précisé, en homme épris de savoir et de pittoresque, l'Italie dans *Almas y Panoramas* (1910), l'Espagne, où l'attiraient des atavismes impérieux, dans *Terras de Reliquias* (1912), les Flandres, la Hollande, l'Angleterre dans *Los Paisés grises* (1916) qui empruntèrent à l'époque où ce livre sortit des presses, un caractère d'émouvante actualité, du moins en ce qui concerne la Belgique.

Concurremment à cette œuvre dans sa langue natale, M. Contreras publiait en français deux livres touchant de près aux événements qui bouleversaient la vieille Europe, sans laisser indifférentes les jeunes nations d'Amérique. Dans *Le Chili et la France*, il a déploré et fort judicieusement expliqué l'espèce de malentendu qui, sur le terrain économique, écarte ses compatriotes des Français, alors qu'intellectuellement existent entre les deux pays tant de liens de parenté.

De même, dans ses *Ecrivains contemporains de l'Amérique espagnole*, il reconnaît chez la plupart des prosateurs et des poètes de là-bas, une manière de vassalité à l'endroit de notre génie national. Et c'est un double et bel hommage qu'il rend ainsi à la pensée et à la culture de la France, en menant parallèlement en deux langues une enquête minutieuse et impartiale sur les tendances, actions et réactions qui se produisent des deux côtés de l'Océan.

Simultanément il se prépare à faire paraître en espagnol et en français un cycle de récits en partie autobiographiques, dont le titre général est le *Roman du Chili*. L'un d'eux, la *Ville merveilleuse*, souvenirs d'enfance recréés à travers une brillante imagination et une émotion qui sait être ironique, est annoncé comme devant voir le jour tout prochainement.

Ce qui ne le distrait pas de préparer à ses heures ses *Poèmes de la Tierra y del cielo* au vaste titre qui rappelle les *laudes* ambitieuses de cet autre latin et étonnant lyrique qu'est Gabriele d'Annunzio.

Ainsi M. Francisco Contreras apparaît-il sous le triple aspect d'un poète, d'un critique et d'un romancier. Les trois faces de son talent se trouvent d'ailleurs plus étroitement soudées qu'on inclinerait à la croire tout d'abord. Car le romancier, le critique et le poète obéissent fidèlement aux règles instinctives d'une discipline et d'une tradition. L'esthéticien est à la base du prosateur comme du poète qui se conforme à des lois précises que sa critique lui a permis de vérifier et de contrôler.

* * *

Au Caméléon, Boulevard Montparnasse, celui qu'on a nommé «le peintre à la ligne noire», M. Antoine-Pierre Gallien a groupé une collection importante de ses bois gravés. Véritable galerie

de portraits contemporains, c'est du document littéraire de premier ordre. Sous l'exécution délibérément hardie et simplificatrice où se devine l'influence des plus récentes techniques, le jeune graveur a réalisé de curieuses synthèses psychologiques.

Ellelserjih'a, 'Ll radlse éoradlse

Un peu rudement parfois, il révèle certains côtés inattendus d'un tempérament qui avaient échappé à d'autres moins physionomistes que lui. M. A.-P. Gallien a un style personnel et aisément reconnaissable, qui sait cependant se plier aux puissances qui se dégagent des figures et des âmes d'individus aux caractères si différents que sont ces poètes et ces artistes qu'il nous présente. Il suffit de regarder et comparer entre eux les portraits d'Aurel, de Marcel Batilliat, de Carol-Berard, de Guy-Charles Cros, de Fernand Divoire, de Gustave Kahn, S.-Ch. Leconte, Antoine Orliac, Jehan Rictus, Rosny aîné ou Gustave-Louis Tautain pour comprendre ce que je veux dire par là.

Les efforts de M. A.-P. Gallien pour adapter à la xylographie les procédés des nouvelles écoles pourraient bien marquer une étape dans la rénovation de la gravure sur bois.

* * *

La haute originalité d'Antoine Bourdelle s'est affirmée chez Povolozky par un ensemble de bas reliefs et de fresques auxquels il avait joint plusieurs bustes d'écrivains ou d'artistes. Il y a traduit avec une vigueur sans banalité les caractéristiques spirituelles d'Anatole France, d'Adam Mieckiewicz, d'André Rouveyre. Chaque buste pris à part avait déjà donné cette impression là, lors de précédentes expositions.

* * *

A la Belle Edition, sur les murs blancs de la Galerie François Bernouard, dans des cadres blancs, M. le Serrec de Kervilly expose des peintures où le blanc domine. Art idéaliste, expliqué par M. Jean-Louis Vaudroyer.

* * *

Mme A.-O. Guimard a réuni à la galerie Lewis et Simmons, place Vendôme, une cinquantaine de portraits aux crayons de couleur. D'entre les plus remarquables, il est juste de citer ceux

de Leoncavallo, de Victor Cambon, de Gustave Hervé, de notre confrère Fernand Hauser, de Pierre Rameil, ainsi que quelques bonnes figures de Sénégalais devant lesquelles des visiteurs font de l'esprit : Batouala, Batouala !

Mme A.-O. Guimard, dit M. Charles Oulmont qui présente le catalogue, « cherche la ressemblance profonde, morale, celle grâce à quoi l'on découvre, sans se tromper la mentalité, les qualités... les défauts du sujet. » Elle continue le grand art français de ces dessinateurs dont la lignée va de Jehan Clouet aux Dumonstier.

LEON BOCQUET.



Lettre Espagnole

L'ANNEE 1921 EN ESPAGNE : POLITIQUE, LITTÉRAIRE
ET SOCIALE

Le 28 décembre 1917, l'auteur de ces lignes, agrégé d'espagnol depuis 1902, rédigeait, à Madrid, dans le bureau de notre Attaché Naval, un long rapport sur le rôle et l'attitude des Juntas de Défense Militaire au sein de Monarchie Constitutionnelle Espagnole. L'attaché naval français à Madrid était alors le Capitaine de Vaisseau Bergasse du Petit-Thouars. Cet officier, qui avait succédé, dans l'automne de 1917, au Lieutenant de Vaisseau R. de Roucy dans un poste extrêmement délicat, nourrissait, à l'endroit de la forme monarchique, des scrupules qu'était loin de partager son prédécesseur, esprit sans préjugés rances d'un conservatisme archaïque. Notre rapport — qui n'était que la continuation d'une série d'études antérieures sur le même sujet, que l'on trouverait sans doute, aux Archives de la Marine, dans les cartons de l'actuel 2ème Bureau (ex-1ère Section), sous leur cote originale : 75 L ; 100 L ; 127 L — ne comprenait pas moins de 6 pages in-folio. Etabli sur des do-